

HISTOIRE

PETITESOEURS DES PAUVRES.

Les œuvres de Dieu sont pleines de merveilles : elles confondent la raison, elles lui montrent ses faiblesses et révèlent les procédés inconcevables dont use la Providence en faveur des desseins qu'elle adopte. L'histoire de la fondation des divers instituts de prière et de charité que l'église a vu éclore est aussi pleine d'enseignements que d'intérêt : la main de Dieu s'y manifeste clairement, on peut suivre son action, travaillant au rebours de la sagesse humaine, dans la bassesse et l'humilité, et choisissant, comme les plus solides fondements des œuvres les plus éclatantes, l'abjection et l'humiliation. Le bras de la Providence n'est point raccourci ; notre siècle voit les mêmes merveilles que les siècles précédents ; malgré l'aveuglement des hommes et leurs folles prétentions, la bonté de Dieu leur prodigue ses grâces : ses miséricordes éclatent même dans les dures expériences où il laisse aller la société, dans les châtements qu'il lui envoie ou dont il la menace, mais surtout dans ces gages de tendresse qu'il lui prodigue amoureusement et les exemples qu'il lui montre de toutes parts. L'orgueil humain est rebelle aux enseignements du passé, il sera touché plus facilement par ceux des faits contemporains. Cette espérance engage à résumer ici quelques traits de l'histoire des *Petites Sœurs des Pauvres*.

Leur œuvre est connue ; elle est assez répandue en France pour n'avoir plus besoin du secours de la publicité ; il est superflu sans doute de chercher à éveiller l'intérêt et les sympathies sur des travaux que l'admiration entoure partout, et dont on peut voir et toucher les incroyables résultats dans les principales villes de France. Mais tant d'enseignements et de consolations de toutes sortes résultent de cette histoire ; la faiblesse des instruments dont Dieu s'est servi pour venir si efficacement en aide à ses pauvres, présente une leçon si grande et si bien appropriée aux théories modernes, qu'il est bon de faire connaître à nos lecteurs quelques faits de l'origine et du développement de cette œuvre. Nulle part ne se montre plus visiblement la puissance de la charité, de la charité vraie, qui embrasse Dieu d'abord et le prochain ensuite pour l'amour de Dieu. Notre siècle méconnaît assez volontiers cette charité divine ; ceux même qui ne la dédaignent pas et qui veulent la pratiquer, ignorent sa nature et sa force ; ils croient utile souvent de la dénigrer sous les oripeaux des systèmes modernes, de l'étayer et de la compliquer de toutes sortes d'appuis humains, qui ne tendent qu'à la dénaturer et à l'affaiblir.

L'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres, comme toutes les œuvres de Dieu, est née petitement ; elle s'est développée et elle se maintient sans autres ressources que celles que lui ménage la Providence. Dans toutes ses contradictions et ses nécessités, elle n'a pas eu d'autre recours que la prière. Avec cet appui elle trouva à employer surabondamment le zèle de charité qu'elle développe parmi ses membres. La charité et la prière s'entraident et tournent, pour ainsi dire, sur elles-mêmes en se développant toujours. La charité conçut, la prière obtint les moyens d'exécution ; la charité en devient plus entreprenante, et la prière, toujours plus vive, voit toujours les moyens d'exécution s'augmenter devant elle. Quand l'œuvre a commencé, on ne pensait pas créer un institut qui s'étendrait sur toute la France, et nous pouvons déjà dire sur le mon-

de entier. Il s'agissait uniquement d'une nécessité présente ; Dieu seul a donné à l'entreprise sa fécondité et son extension. Les hommes n'y ont mis que leur patience, leur dévouement et leur docilité aux inspirations divines. C'est à Saint-Servan que l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres a commencé. Saint-Servan est une petite ville de Bretagne, en face de Saint-Malo, sur le bord de l'Océan, dont un bras, laissé à sec deux fois par jour, sépare les deux cités. La population des côtes gagne sa vie et exerce son industrie sur la mer, et on attribue aux fureurs de cet élément le grand nombre de vieilles femmes veuves et sans ressources qu'on rencontre dans la Bretagne. Elles n'ont d'autres moyens d'existence que la mendicité et participent à tous les vices qu'elle enfante. Beaucoup d'entre elles rappellent ces pauvres, dont parlait déjà à saint François de Sales la bonne Anne-Jacqueline Coste : ils prennent l'aumône sans savoir que c'est Dieu qui la donne ; ils vivent dans un état de vagabondage déplorable, hantent les portes des églises sans jamais y entrer et sans rien connaître des mystères qui s'y célèbrent ; ils s'adonnent à tous les vices, vivent et meurent dans une ignorance inouïe des choses du salut. Le souci de ces pauvres âmes, qui engageait la bonne tourière du premier monastère de la Visitation d'Annecy à parler hardiment au bienheureux évêque de Genève et à lui indiquer les mesures à prendre pour le bien de cette nombreuse portion de son troupeau, le souci de ces pauvres âmes délaissées, avengées, éloignées de Dieu et dans un état de misère religieuse cent fois plus à craindre que la misère physique, qui leur attire au moins des aumônes, ce souci pressait il y a une douzaine d'années un vicaire de la paroisse de Saint-Servan. Il ne nous est pas permis d'entrer dans le détail de la vie de ce prêtre. C'était déjà une vie adonnée à Dieu et aux saints exercices de la charité, une vie dévouée, dont le zèle ne s'arrêterait pas devant les obstacles. Le dévouement des âmes sur lesquelles il s'apitoyait était complet. Saint-Servan ne possédait pas d'hospice, de ces hospices gouvernés par les administrations civiles où les vieillards reçoivent un asile et sont censés trouver aussi les secours spirituels qui leur sont nécessaires.

Le pauvre vicaire n'avait devers lui aucune des ressources indispensables pour élever un de ces établissements. Mais il pouvait communiquer à certains âmes la compassion dont il était touché. La Providence se chargea de lui désigner celles auxquelles il devait s'adresser. Une jeune fille de la paroisse qui n'avait pas coutume de s'adresser à lui se trouva un jour à son confessionnal sans avoir jamais pu expliquer pourquoi et comment elle y était entrée. Le prêtre reconnut tout de suite une âme propre au dessein qu'il méditait. De son côté, en écoutant les avis du prêtre auquel elle avait été conduite pour ainsi dire malgré elle, cette jeune fille ressentit cette paix et cette consolation que Dieu donne aux âmes soumises à la direction où il les veut. Elle avait depuis longtemps le désir d'être religieuse ; elle était ouvrière et n'avait d'autres moyens d'existence que le travail de ses mains. Le prêtre la confirma dans ses intentions, et commença à entretenir quelque jour à réaliser son désir de soulager les pauvres vieillards. Il avait déjà remarqué parmi les âmes qu'il dirigeait une autre jeune fille, arpheline et de même condition que la première. Il les engagea à se lier ensemble, et, sans rien leur communiquer encore de son projet, les assura que Dieu les voulait l'une et l'autre entièrement à lui et qu'elles le serviraient dans la vocation

religieuse ; il les encouragea à se préparer à cet honneur et à s'essayer à vaincre en elles-mêmes toutes les penchans de la nature. Les deux enfants, — on peut bien leur donner ce nom. L'aînée n'avait pas dix-huit ans, la seconde en avait à peine seize, — les deux enfants se mirent généreusement à l'œuvre. L'abbé leur avait dit qu'elles serviraient Dieu dans la même communauté, elles le croyaient sans rechercher autre chose. Il avait dit à la plus jeune de considérer l'aînée comme sa supérieure et sa mère ; elles travaillaient chacune de leur côté durant la semaine et se réunissaient le dimanche. Avant que l'abbé leur eût recommandé de se lier, elles ne se connaissaient pas. A partir de ce jour, elles se trouvèrent unies par un de ces liens puissants et aimables, que la Providence crée entre les âmes qui lui appartiennent, et dont les frivoles amitiés des hommes du monde ne peuvent faire comprendre la douceur et la force.

Tous les dimanches, après la messe paroissiale, ces deux enfants, évitant les compagnies et les distractions, s'en allaient sur le bord de la mer. Elles avaient adopté un certain creux de rocher ; elles s'y mettaient à l'abri et y passaient leur après-midi à s'entretenir de Dieu et à se rendre compte l'une à l'autre de leur intérieur et des infractions qu'elles pouvaient avoir commises à un petit règlement de vie que l'abbé leur avait donné. Elles s'accoutumaient de la sorte et tout simplement à cet exercice de la vie religieuse qu'on appelle la conférence spirituelle. Elles s'entretenaient de leur règle et s'appliquaient à en pénétrer l'esprit. Une phrase les arrêtait et elles ne pouvaient en pénétrer le sens : « Nous aimerons, y était-il dit, surtout à agir avec douceur et bonté envers les pauvres vieillards infirmes et malades ; nous ne leur refuserons pas nos soins ; toutefois lorsque l'occasion s'en présentera, car nous devons nous donner bien de garde de nous ingérer en ce qui ne nous regarde point. » Elles pesaient tous ces mots sans que rien leur eût apprit le dessein de celui qu'on pouvait déjà appeler leur père. Il en usait avec elles comme avec son saint François de Sales à l'égard de sainte Chantal, leur parlant de leur vocation, leur proposant certaines communautés, changeant ensuite d'avis, les engageant à faire des démarches où il savait qu'elles seraient rebuttées, exerçant enfin leur patience et ployant leur esprit par toutes les manières possibles pendant près de deux ans. Vers les derniers mois de ce temps d'épreuve, il s'était ouvert à elles un peu davantage et leur avait recommandé de prendre soin d'une vieille aveugle de leur voisinage. Les enfants obéirent et employèrent tous leurs loisirs autour de cette pauvre infirme : elles la soulageaient selon leur petit pouvoir, disposant en sa faveur de leurs économies, faisant son ménage, la conduisant à la messe le dimanche, enfin remplissant auprès d'elle tous les offices que la charité pouvait leur inspirer. Cependant la Providence accommoda bientôt les choses de manière à ce qu'on pût procéder à un petit commencement de l'œuvre, dont on n'avait encore qu'une si faible esquisse. Elle mit sur le chemin des deux jeunes filles une ancienne servante, dont le nom est aujourd'hui connu de toute la France. Jeanne Jugan avait quarante-huit ans ; elle possédait une petite somme d'environ six cents francs ; elle suffisait par son travail au surplus de ses besoins ; elle vivait seule ; on s'associa avec elle, et Marie-Thérèse, qui était orpheline, s'installa dans sa mansarde. Marie-Augustine vint y passer tout le temps dont

elle pouvait disposer, mais elle resta dans sa mansarde.

On ne voulait pas publier qu'on allait fonder un Institut nouveau, et les trois nouvelles Sœurs s'ignoraient à peu près encore elles-mêmes. Leur père leur avait recommandé de se livrer entièrement à la divine Providence, de se confier à elle de toutes choses et de s'inquiéter seulement d'aimer Dieu, de le servir de toute leur âme et de se dévouer au salut et au soulagement du prochain et des vieillards. Les enfants le faisaient joyeusement ; elles avaient prié Dieu de bénir leur entreprise et de regarder avec miséricorde leur essai de vie commune. D'ailleurs, en s'établissant dans la mansarde, Marie-Thérèse n'y vint pas seule. Elle amena avec elle Notre-Seigneur, présent et vivant dans la personne de ses pauvres. Le jour de la fête de sainte Thérèse 1840, on installa dans la petite chambre de Jeanne la pauvre aveugle de quatre-vingts ans, qu'on soignait depuis plusieurs mois. Marie-Augustine et Marie-Thérèse apportèrent sur leurs bras cette chère infirme, et la bénédiction de Dieu entra avec elle dans le nouveau ménage. Il y avait encore une petite place dans le logement, on y mit bientôt une seconde vieille. La maison se trouvait alors complète. Rien n'était changé d'ailleurs aux allures des personnes qui l'habitaient. Jeanne finit, Marie-Augustine et Marie-Thérèse travaillaient à leur couture ou à leur lingerie, interrompant leurs travaux pour soigner les deux infirmes et leurs mères, soulageant leurs maux, éclairant leur foi, animant, soutenant, et réchauffant leur piété. Le vicaire, que nous pouvons bien déjà appeler le fondateur et le père, aidait de tout ce qu'il pouvait à la petite communauté, et avec la grâce de Dieu on se suffisait. Ce n'était pas tout que de se suffire, il fallait encore se développer. Une quatrième servante des pauvres s'était unie aux trois premières ; elle était malade et sur le point de mourir : comme aux anciens jours, elle voulut mourir consacrée à Dieu et parmi les servantes des pauvres. Elle se fit transporter dans la mansarde et y guérit. Elle laissa à Dieu cette vie qu'elle lui avait offerte et qu'il lui avait rendue ; elle se voua au service des infirmes et des vieillards. Mais le soulagement de deux vieilles femmes ne pouvait pas être tout le fruit que l'Eglise devait retirer pour la gloire de Dieu du dévouement de ces généreuses filles.

On resta dans la mansarde environ dix mois ; c'était le temps d'essai, le temps de noviciat, pour ainsi dire. Peut-être avait-on espéré que ce dévouement exciterait bientôt un généreux concours et attirerait des ressources qui permettraient d'étendre l'œuvre et d'ouvrir un asile à un plus grand nombre de vieillards. Peut-être aussi n'avait-on pas regardé au-delà du commencement que nous venons de raconter. Toujours est-il que si on attendait un secours humain on résolut de s'en passer, et si on avait borné ses desirs au spectacle si beau et si consolant de ce qui se passait dans la mansarde, on ne s'en contenta plus désormais. Quand on se donne à Dieu, il faut se donner tout entier : le sacrifice a des saveurs auxquelles les âmes qui les ont une fois goûtées ne peuvent plus se soustraire ; elles veulent aller jusqu'au bout, faisant ce qui dépend d'elles et laissant aux autres le soin de concourir, si bon leur semble, aux œuvres que Dieu leur a une fois indiquées.

Dans les conseils de la mansarde on résolut donc de s'agrandir et de faire profiter un plus grand nombre de vieillards des bienfaits qu'on

venait leur apporter. Quand nous parlons de conseils, il est juste de s'expliquer. Pen de délibérations avaient lieu dans la mansarde. Le père recommandait à ses filles de prier, priait lui-même, et lorsqu'il croyait avoir reconnu la volonté de Dieu, il l'indiquait à ses enfants en leur laissant le mérite de l'obéissance : l'obéissance, cette vertu d'un ressort inépuisable, qui rehausse dans toutes les grandes œuvres de l'Eglise, qui les soutient et les anime, les rend fortes et victorieuses ! On prit à l'oyer un rez-de-chaussée assez incommode, une salle basse, humide, qui avait servi longtemps de cabaret. On pouvait y installer douze lits ; ils y furent bientôt tous occupés. Les quatre servantes des pauvres avaient fort à faire autour de leurs pensionnaires. Il ne pouvait plus être question pour elles de gagner leur vie et celle de leurs protégées en travaillant. C'était assez de rendre à leurs bien-aimés pauvres tous les services que réclamait leur âge et leurs infirmités. Elles passaient leur temps, nettoyaient les ordures, lavaient et couchaient leurs vieilles, les instruisant encore et les consolant ; il éût été impossible de pourvoir aux autres nécessités. Le bureau de bienfaisance continuait aux vieilles femmes ainsi réunies par la charité les secours qu'il leur distribuait isolément ; il leur donnait du pain et leur prêtait du linge. Pour subvenir au surplus des besoins (et ils ne manquaient pas), celles des vieilles qui pouvaient marcher continuaient leur ancienne industrie et sortaient tous les jours pour mendier. Les Sœurs préparaient les repas et partageaient elles-mêmes ce pain de la mendicité ; de la sorte, avec les secours imprévus et impossibles à prévoir qui arrivaient de temps à autre, on parvint encore à se suffire.

Ce n'était pas cependant assez de partager ce pain mérité, Dieu exigeait un nouveau sacrifice et un dernier abaissement ; la mendicité des vieilles femmes avait l'inconvénient de les remettre constamment dans le danger de leurs mauvaises habitudes, de les rapprocher de l'occasion de s'enivrer, par exemple, qui était le vice dominant de la plupart de ces malheureuses ; les Sœurs, jalouses surtout du salut de leurs pauvres, voulurent les éloigner de cette tentation et leur épargner aussi l'humiliation de la mendicité, bien que la plupart eussent vieilli et n'en ressentissent pas l'ignominie. Le Père proposa à ses enfants de n'être plus seulement les servantes des pauvres, mais de devenir aussi mendiants par amour pour elles et pour la gloire de Dieu. Le sacrifice ne fut pas plutôt indiqué qu'il fut embrassé. Sans scrupule, sans hésitation, on se fit mendiante. Jeanne, la première, prit un panier et sortit immédiatement ; elle se présenta bravement, le cœur enflammé de l'amour de Dieu et du prochain, dans toutes les maisons où ses pauvres étaient habituellement secourus. Elle recueillit humblement et avec reconnaissance les morceaux de pain et les liards qu'on voulait bien lui donner. La Providence réservait pour les Petites Sœurs une ressource inépuisable. Depuis ce temps, elles ont ramassé le pain de leurs pauvres dans cette noble et sainte mendicité. Toutes ses compagnes ont imité Jeanne. Elle est cependant restée la teneuse en titre pour ainsi dire de l'Institut ; elle est infatigable et ne se contente pas de parcourir les villes où l'œuvre est établie, elle va partout. Rien ne la rebute ni ne la confond ; elle voit la main de Dieu en tout, elle remercie de ce que cette main dispense, elle espère ce que cette main refuse, et ne doute pas de la générosité ni de la bonté de ceux qui ne peuvent participer à son entre-

Voit la 4e Page

LE FORGERON D'ANVERS.

LEGENDE HISTORIQUE.

(Suite et fin.)

— Qui a fait cela, dit-il ?
 — L'étranger que j'ai conduit ici.
 — Comment est-il ?
 — Grand, bien fait, vingt et quelques années, les yeux bleus, les cheveux d'un blond doré, les traits forts, mais agréables, une expression grave et un peu mélancolique. Son vêtement était noir, les hauts-de-chaussures brun foncé ; simple, mais très soigné ; sur la tête une toque à la mode de Bourgogne, avec un long pendant découpé, et à sa ceinture une belle épée ciselée.

Ce portrait n'était celui d'aucun Anversois, et de Vrindt se réjouissait de faire la connaissance d'un artiste étranger dont le talent était si remarquable. Il descendit à la chambre où se tenaient sa cousine et sa fille, leur raconta ce qui s'était passé, ainsi que le portrait de l'étranger, et les engagea à venir voir cette bagne merveilleuse. Ce récit remua violemment l'âme de Marguerite, et la jeta dans un trouble extrême causé par un mélange de joie et de crainte, d'espérance et de doute ; elle tremblait d'émotion, et se reprochait, en même temps son crédulo et chimérique espoir.

Cependant on était entré dans l'atelier, et la vieille cousine, les lunettes sur le nez, s'était posée devant la toile, de manière à la cacher entièrement. Elle s'extasia et dit qu'un pareil anneau ne dépasserait pas à main de la fiancée d'un roi... Le cœur de Marguerite battait plus fort... et enfin la cousine crut remarquer sur la monture de la bagne de très petites lettres. Marguerite n'y tenait plus, s'avança et lut distinctement les initiales de Quentin Metsis. Ses forces l'abandonnèrent, elle tomba sur une chaise près du chevalet ; sa pâleur effraya son père, qui se hâta d'ouvrir les fenêtres, car il crut que l'odeur d'huile de cette pièce avait pu faire mal à sa chère fille, déjà un peu souffrante depuis quelque temps.

Au même moment on entendit monter, et la servante ouvrant la porte, l'étranger entra.

Il s'inclina et salua, mais ne put articuler une seule parole. Marguerite l'avait reconnu au premier coup d'œil, et s'étant levé avec peine, elle se tint appuyée toute tremblante au dossier élevé du fauteuil de son père.

De Vrindt accueillit avec empressement l'inconnu, et lui demanda à qui il avait l'honneur de parler ?

— Vous ne me reconnaissez pas, maître de Vrindt ; oh ! je le conçois bien... Je suis Quentin Metsis, le pauvre forgeron.

— Est-il possible ? s'écria le vieillard !
 — Et la cousine s'approchant les mains jointes : — M. Metsis ! répéta-t-elle ; Monsieur

notre ancien voisin ! Qui aurait pu jamais vous reconnaître ?

— Il est vrai, reprit-il en souriant avec douceur, que beaucoup de choses ont changé en moi ! Une seule, ajouta-t-il en levant les yeux sur Marguerite, une seule chose n'a point changé. Dieu veuille qu'ici aussi tout soit encore comme il y a trois ans !

— Oh ! oui, dit la douce voix de Marguerite ; tout ce qui vous était cher, vous le trouvez comme vous l'avez laissé, et votre respectable mère se porte bien.

— Dieu soit béni ! je l'ai retrouvée en bonne santé, et plus heureuse que je ne l'avais quittée ; des anges invisibles ont pris soin d'elle.

Il regarda Marguerite, et dans ses yeux brillaient des larmes de reconnaissance et d'affection.

— Mais, interrompit de Vrindt, comment puis-je m'expliquer la transformation de toute votre personne, mon cher M. Metsis ?

— Veuillez vous rappeler la dernière conversation que nous eûmes ici dans votre atelier, mon cher et honoré maître ; vos lettres de recommandation et vos conseils ont porté fruit ; je suis devenu peintre, j'ai de fort nombreuses commandes dans l'Allemagne et les Pays-Bas ; je viens les exécuter dans ma ville natale, où j'espère devenir, si Dieu le permet, un heureux époux et un bon père de famille, en m'unissant à une de mes chères et estimables compatriotes.

— Voilà qui va à merveille dit de Vrindt, en embrassant son nouveau confrère. Et c'est

vous qui êtes venu tantôt et qui m'avez laissé une preuve si remarquable de votre science ?

— Oui, pardonnez-moi, je vous en supplie, la témérité avec laquelle j'ai osé barbouiller un de vos chefs-d'œuvre.

— Barbouiller ? mon ami, la bagne est admirable ! admirable !

— J'y ai osé ajouter les initiales de mon nom...

— Je les ai bien vite reconnues s'écria Marguerite, en rougissant aussitôt de cette exclamation involontaire.

Son père alors la regarda attentivement, puis il regarda Metsis... il se mit à sourire.

Metsis prit courage, il s'avança vers le vieillard :

— Maître de Vrindt, dit-il, je vois que vous avez deviné ; oui, j'aime votre fille ! un mot d'elle m'a poussé il y a trois ans de l'enclume au chevalet ; je suis devenu peintre pour aspirer à sa main. C'est à vous à juger si je suis digne du nom d'artiste ; je vous demande Marguerite, si toutefois son cœur ne s'est pas détourné du pauvre forgeron.

La voix de Quentin tremblait, ses yeux bleus étaient fixés sur elle avec cette même expression de ferveur et de profonde tendresse qu'elle lui avait déjà vue plusieurs fois. Trois années de séparation et de douleur disparaissent devant ce regard... le passé semblait toucher un moment actuel qui était bien doux ! Elle tendit donc la main à Metsis, mais ses regards voilés de larmes purent seuls lui parler, sa bouche resta muette sous l'impression

de l'indicible émotion qu'elle ressentait.

De Vrindt se montra satisfait, surtout quand son futur gendre lui eut fait voir ses ouvrages, et raconté combien déjà il avait recueilli de gloire et d'argent.

Le jour du mariage qui se fit convenablement et pieusement dans l'église de Notre-Dame d'Anvers, le jeune artiste mit au doigt de Marguerite une bagne entièrement semblable à celle qu'il avait peinte sur le tableau de son beau-père.

C'est ainsi que le pauvre forgeron Quentin Metsis arriva à être un fort bon peintre et l'heureux époux d'une femme vertueuse et fidèle ; après plusieurs siècles, on le cite encore aujourd'hui, avec raison, parmi les maîtres les plus justement estimés de son temps. Quelques-uns de ses tableaux ornent le musée d'Anvers, beaucoup d'autres embellissent ici diverses galeries publiques et particulières de la Belgique ; sur plusieurs on voit reproduits les traits de sa bien-aimée Marguerite, car le fidèle époux voulut éterniser sa première et unique affection par la magie de son talent. On dit que Philippe II, roi d'Espagne négocia longtemps pour obtenir un de ses plus célèbres tableaux (Une descente de Croix) peinte pour une confrérie ; mais que ce monarque ne put obtenir des concitoyens de Metsis qu'ils se dessaisissent d'un de ses chefs-d'œuvre.

Il nous reste à ajouter que Quentin eut plusieurs enfants, un desquels, Jean-Metsis, fut aussi son élève dans l'art de la peinture, mais n'égala jamais son père ; que celui-ci, heureux et estimé, atteignit tranquillement l'âge de